Johann Philipp von Wessenberg-Ampringen, admirateur réaliste à l'époque de Napoléon et de sa gloire

Peter Heinrich von Wessenberg

Traducteur : Christophe Didier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1397>

DOI : 10.4000/rbnu.1397

ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2015

Pagination : 72-95

ISBN : 9782859230616

ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Peter Heinrich von Wessenberg, « Johann Philipp von Wessenberg-Ampringen, admirateur réaliste à l'époque de Napoléon et de sa gloire », *La Revue de la BNU* [En ligne], 12 | 2015, mis en ligne le 01 mars 2020, consulté le 13 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/1397> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.1397>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Le despotisme de Napoléon.

La révolution française a été la transition du régime féodal au régime constitutionnel, c'est à dire de la monarchie limitée par les privilèges des grands à la monarchie basée sur des lois égales pour tous. Elle a été sanglante parce qu'elle trouva une grande résistance dans les passions - et de ceux qui craignaient de perdre - et de ceux qui étaient avides de gagner. Il est juste d'observer que ceux qui voulaient la révolution, ne désiraient pas qu'elle se fit aux dépens de la royauté, mais bien à ceux des privilèges. Si ceux-ci avaient tant soit peu réfléchi sur la nécessité absolue d'une réforme et de l'établissement d'une répartition plus égale des charges de l'Etat, la France ne serait jamais devenue le théâtre d'une française révolutionnaire. Louis XVI. était aimé du peuple, et à juste titre; - il ^{avait} reconnu l'injustice des prétentions du clergé et de la noblesse; - il gémissait de l'oppression que les exactions de ces deux classes faisaient peser sur le peuple; - si aux excellentes qualités de son cœur et de son

son

JOHANN PHILIPP VON WESSENBERG-AMPRINGEN, ADMIRATEUR RÉALISTE À L'ÉPOQUE DE NAPOLEON ET DE SA GLOIRE

À travers les lettres à son frère Ignaz Heinrich, le dernier administrateur de l'évêché de Constance, nous découvrons de nombreuses prises de position personnelles de Johann Philipp sur Napoléon I^{er}, sa vie, sa mort, sa personnalité, son rapport à la politique, son despotisme, mais aussi sur les causes de la Révolution, sur le roi Bourbon Louis XVI et sur la situation de la France en Europe. Les remarques qui suivent concernent un choix de textes issus des *Fragmens politiques* écrits par Johann Philipp (la plupart en français, quelques-uns en allemand), qui n'ont jamais été publiés et dont la BNU conserve le manuscrit original.

Le regard de Johann Philipp sur Napoléon est moins ambivalent, il est plus objectif dans ses jugements ou ses commentaires. Il confronte toujours la personne aux faits ; ainsi il note que l'intelligence du « consul » est digne d'admiration et de la même façon que sa vanité accroît son arbitraire. De fait, les mots de Wessenberg comportent toujours des réserves, comme par exemple lorsqu'il constate : « Je tremble encore. Mon espérance n'est toujours pas plus forte que ma crainte. L'empereur Bonaparte saura-t-il mieux assumer sa bonne fortune que le consul Napoléon ? »

Sur *Le despotisme de Napoléon* (1818)

Johann Philipp était un des diplomates les plus lettrés de son temps. Il écrit ainsi à son frère Ignaz Heinrich en 1858, après la lecture des *Mémoires* d'André-François Miot, comte de Mélito : « Ce que Miot dit de Napoléon I^{er} est caractéristique. Sa soif du pouvoir, sa dureté et son absence de scrupules étaient manifestes dès 1796 ».

Il faut savoir que Johann Philipp eut pendant presque douze ans des occasions de rencontrer personnellement Bonaparte et que ces rencontres eurent lieu aussi bien dans des circonstances exceptionnelles ou de situations peu banales, que dans des lieux d'une importance particulière, depuis la première grande audience du Premier Consul lors de sa médiation pour la Suisse en février 1803 à Saint-Cloud, jusqu'au quartier général de Napoléon à Saint-Dizier en 1814.

son esprit il avait su joindre seulement le courage de proclamer l'égalité des impôts, il n'y aurait eu ni révolution ni régime. Ceux qui ont soupçonné qu'il n'ait ce courage, seront dénoncés un jour par l'histoire comme les véritables coupables des crimes et des malheurs, dont la France porte encore le deuil. Il n'aurait pas fallu une charte aussi libérale que celle que Louis XVIII. a accordée pour contenter alors les plus zélés partisans des réformes et de la liberté.

La révolution française ayant été l'ouvrage du peuple au lieu d'être celui du gouvernement, ne pouvoit manquer de devenir sanguinaire et atroce — un torrent, qui faute d'une main secourable qui lui ouvre des canaux, doit se frayer lui même une route, ne peut être que dévastateur, et les traces de ces dégâts ne s'effacent qu'avec le tems. Il doit en être de même d'une révolution, dont le peuple est l'instrument. Les extrêmes se touchent en morale et en politique comme en toute chose, et c'est ainsi que l'anarchie a dû nécessairement être suivie du despotisme, parceque la force

seule

seule peut mettre un frein au désordre et à l'état de révolte. On ne saurait accuser Napoléon d'avoir gouverné les Français d'abord avec trop de sévérité; — il fallait être plus fort que la révolution pour pouvoir l'enchaîner, et sous ce rapport Napoléon devra toujours être considéré comme l'héros du siècle; — il n'a eu d'égal, ni en audace, ni dans le talent de se faire obéir. Cependant Napoléon qui avait parfaitement entre vu l'état de la France en 1799, n'a point compris son siècle. Il s'est perdu dans son ambition, et d'un Dieu de la terre il est redevenu un faible mortel, dominé et guidé par les passions les plus vulgaires, telles que la vanité, l'amour-propre, l'orgueil, et est tombé victime de toutes les faiblesses, qui sont l'appanage de ces passions; — il se flattait vainement d'avoir tout fait en plaçant le diadème sur son front — il se croyait tout puissant puisqu'il avait su momentanément imposer silence à l'agitation des partis — mais il ne voyait pas que l'esprit de la révolution existait encore, cet esprit qui avait mis des idées tout

à

a fait nouvelles en circulation, qui avait déjà produit une tendance générale vers la liberté politique, et recruté dans la grande moitié de l'Europe contre le pouvoir arbitraire. C'est cet aveuglement qui l'a empêché de prévoir qu'il viendrait un temps, où cet esprit ne pourrait plus être comprimé simplement par la force, et où il faudrait le satisfaire d'une manière légale pour éviter une réaction dans le sens contraire. L'habitude des succès et l'amour du pouvoir absolu ne lui ont pas permis de se mettre à la hauteur des circonstances et d'apprécier le moment, où il fallait rabattre de ses prétentions despotiques et les remplacer par des formes plus libérales, le moment, dis-je, où il s'agissait de ^{ou plutôt} gagner l'esprit du ^{Nord} ~~des nations~~ en l'associant à ses institutions.

Jamais homme n'a abusé des res-
sources & plus immenses avec moins de cal-
cul et moins de ménagement; il ne se croyoit
prédestiné qu'aux grandes catastrophes, et
agissoit en conséquence. Ce qui sans doute
l'a empêché de prêter ses idées plus que toute
autre

autre chose de porter ses idées vers l'avenir, c'est que jamais peuple n'a été prosterné devant un despote comme la France l'a été devant lui. On s'était habitué à oublier ses excès à côté de son génie - on ne voyait pas le conquérant de son héros - sa gloire détournait l'attention publique de l'étendue de son ambition. La fortune avait si longtemps secondé son audace - le succès avait été si longtemps exact à excuser son extravagance qu'on respectait pour ainsi dire en lui un favori des dieux. Il est triste de penser que tant de génie et tant de gloire n'ont servi qu'à signaler la faiblesse humaine. Celui qui avait si imminemment les moyens de devenir le bienfaiteur du genre humain, semble n'avoir sacrifié un monde entier que pour prouver, comme il a dit lui-même, "qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule".*)

Je pardonne toutefois pas de voir que le despotisme de Napoléon a frayé le chemin

*) Paroles de Napoléon, qu'il doit avoir dites à son passage à Varsovie en revenant de la malheureuse campagne de Russie.

et a servi de pretexte à la charte de Louis XVIII, c'est à dire au regime le plus constitutionnel et à la Constitution la plus liberale qui existe en Europe. Cette charte est le triomphe de la revolution, car tous les principes qui l'ont fait naître, s'y trouvent consacrés.

Les Souverains coalisés pendant 25. ans contre le système de liberté s'étonneront un jour d'avoir mis à la place du Despotisme impérial un gouvernement basé sur la liberté constitutionnelle et sur les idées les plus liberales, d'avoir en proclamant la déchéance de Napoléon, anéanti l'appui le plus puissant du regime purement monarchique, d'avoir ^{enfin} fait triompher la revolution, vainement combattue par eux, en faisant disparaître le seul homme qui avait eu la force de l'enchaîner. Tels sont cependant les résultats de ces vastes combinaisons, dont s'enorgueillissent aujourd'hui les cabinets de l'Europe. Ils s'imaginèrent qu'avec un homme de moins le monde serait sauvé, ne se doutant pas que le torrent les entraînerait avec plus de violence, dès que le

le grand obstacle qui s'opposait à sa marche,
n'existerait plus. —

10. 1218.

Sur *Causes de la Révolution* (1812) et *Louis XVI* (s. d.)

Ici aussi, on peut mettre en regard les textes manuscrits avec un commentaire de Johann Philipp sur ses lectures. Il dit en effet, à propos du jugement de Lorenz von Stein sur la Révolution française : « Les Allemands veulent tout rapporter à une forme systématique, y compris l'Histoire [...] La Révolution française n'était pas la conséquence d'un système philosophique – pour tout dire, elle se produisit car il ne se trouva personne pour lui montrer la porte ou la contrer avec quelques réformes raisonnables [...] Elle tira son succès de l'irrésolution et du manque de courage de Louis XVI ». Wessenberg écrit encore : « Le brave Louis était un homme bien intentionné, mais au fond un pauvre bougre qui n'a expié sa faiblesse que par sa mort en martyr ».

Causes de la révolution.

M^r de Ferrand dit, que la révolution française est née d'un excès de liberté — M^r de Staël la fait naître d'un excès de servitude et d'oppression — M^r Baillet l'attribue à la noblesse placée entre le Roi et la nation et empêchant l'alliance entre le peuple et le Souverain. — M^r de Bonald la derive de l'empire oppressif des funestes doctrines et des écrits impies et scélérats regardant leur influence comme la véritable et unique cause de tous les crimes dont la révolution a épouvanté le monde; les uns l'envisagent comme un bien inappréciable, véritable fruit de la civilisation; & d'autres la regardent comme un mal nécessaire et inévitable, comme l'ouvrage du temps — enfin l'histoire qui vaut bien toutes ces autorités quelques respectables qu'elles puissent être, semble nous autoriser à croire, qu'avec un gouvernement plus énergique, une noblesse plus éclairée et moins corrompue, un clergé plus édifiant et plus généreux, une administration tant soit peu plus régulière et plus économe, la France n'aurait pas plus subi de révolution que les pays voisins. Les dangers de la France en 1789. n'étaient pas fondés dans une véritable détresse ou dans la disposition du peuple à la révolte — ni l'une ni l'autre n'existait à cette époque —

il

^{pour sauver la France}
 - il ne s'agissait que d'arrêter le désordre dans les
 dépenses de l'Etat et de reformer l'injustice qui
 existait dans l'inégale répartition des impôts, ~~et la~~
~~financière~~. Il ne fallait pour obtenir ce ré-
 sultat qu'un certain courage de la part du Souverain
 et une certaine résignation mêlée de quelque patriotisme
 de la part des classes privilégiées. Pour être juste, il
 faut ajouter que si ces dernières avaient tant soit peu
 épousé les sentimens de générosité, d'équité et de li-
 beralité de leur loi, la révolution n'aurait pu
 prendre racines. Car le mécontentement d'un peuple
^{réfugié}
~~n'est~~ quand il rencontre le désir de soulager
 chez ceux dont il est en droit d'attendre du secours,
 c'est une fièvre sans dangers et sans suite, si le
 médecin ne s'en occupe pas trop tardivement,
 mais qui devient mortelle, si elle est aban-
 donnée à elle même.

10. 1816

Louis XVI.

On n'a cessé d'attribuer une grande partie des
 desastres de la révolution à la faiblesse du caractère
 de Louis XVI. Je ne disculperai pas cette faiblesse,
 quoiqu'elle ait été en grande partie l'effet de la bonté
 de son cœur; mais j'observerai que ce prince pour se
 sauver et pour sauver la France aurait-il été doué
 du caractère le plus ferme n'aurait eu d'autres expéditions
 que les suivans: 1^e de renvoyer toute sa Cour,
 2^e d'abolir les privilèges de la noblesse, 3^e de
 supprimer les riches établissemens du clergé, 4^e de
 créer une nouvelle armée d'hommes tout-à-fait nouveaux
 5^e de proclamer l'égalité des droits et surtout celle des
 impôts — en un mot, il aurait fallu qu'il fît lui
 même toute la révolution.

**Sur Napoléon (1814), les Autres réflexions sur
Napoléon (1806) et sur La France (s. d.)**

Les vues de Wessenberg reposaient à plus d'un égard sur ses relations sociales et mondaines. Il recourt ainsi volontiers à Mme de Staël : « Elle a dit avec raison que les Bourbons auraient dû se contenter de s'asseoir sur le siège de Napoléon, plutôt que de le reléguer dans les mansardes et parmi les vieux meubles ». À propos de l'histoire de la France, Johann Philipp, ambassadeur à Kassel (Électorat de Hesse-Kassel) en 1806, constate : « Elle est à cette époque un drame incommensurable, conçu par la soif du pouvoir, mais mené par des héros » (les troupes de Napoléon occupaient la Hesse électorale en novembre de cette même année). « Son cours politique inspire souvent l'effroi, son cours militaire presque toujours l'admiration ».

Peter Heinrich von Wessenberg
(traduction Christophe Didier)

NB : certaines pages blanches du manuscrit n'ont pas été reproduites ici, entraînant çà et là une rupture dans la numérotation des pages.

Napoléon.

13 29.

La grande barrière contre les progrès de l'esprit révolutionnaire, c'était Napoléon. S'il s'était amusé à révolutionner les pays qu'il a conquis et de leur donner des gouvernemens représentatifs, que serait devenu la plupart des Souverains de l'Europe? Pour ne pas l'avoir fait, il se trouve relegué sur un rocher à deux mille lieues de cette belle Europe, où il avait si bien servi la cause des princes légitimes contre l'esprit révolutionnaire des peuples. Il a payé bien cher pour être resté à mi-chemin. C'est en vain qu'il a tout fait pour être souverain légitime. Toutes les formalités d'élection, toutes les lois de succession, tous les sermens du peuple français, tout l'éclat donné à son trône, la reconnaissance la plus solennelle de la part de presque tous les souverains de l'Europe, le mariage même avec une Archiduchesse d'Autriche, et un héritier né de cette alliance — tout cela n'a pas suffi pour le faire traiter avec autant de générosité que l'a été François I^{er}, prisonnier à Paris. Reste à savoir si les princes en déclarant sa déchéance et en laissant triompher une faction & celle de Talleyrand & Comp^e n'ont pas porté une plus forte atteinte au système de légitimité et n'ont pas rendu les droits à la Couronne plus

SUS =

suspects, qu'ils n'ont pu le faire lorsqu'ils admirant
la famille de Bonaparte dans le rang de leurs
dynasties.

1814 W.

Autres réflexions sur Napoléon.

Armé des nécessités de tout genre que traîne ou
soulève à sa suite une grande révolution, Bonaparte
se mit à la place de toutes les craintes et de toutes
les espérances, à la place même de toutes les idées qui
avaient exalté l'âme ou mis en action l'esprit des
hommes; il fixa sur lui tous les regards, concentra
autour de lui toutes les passions, et aux tems orageux
de la révolution, où il semble que les événemens aient
multiplié les jours et changé les années ou siècles, il
fit succéder ce vide de quinze ans, où l'on n'aper-
çoit plus que Bonaparte, et Bonaparte, quelque
puissant qu'il ait été en fortune et en facultés,
incapable à lui seul de le remplir. Un homme
est grand dans le tems, lorsque, jetant au milieu
du monde le germe de beaucoup de sentimens
et de pensées, il se continue et se propage,
pour ainsi dire, dans l'espèce entière au dévelop-
pement de laquelle il assiste et concourt pendant
la suite indéfinie des générations; mais lorsqu'on

plo-

ployant sa force à restreindre la sphère où se meut l'esprit humain, il ne lui laisse d'élan que vers un seul point, et occupe le monde entier à édifier l'existence d'un seul individu; quelque étonnante qu'ait été cette existence, elle finit à la fois tout entière, et le souvenir qu'elle laisse est celui d'un grand empêchement, d'une vaste stérilité, qui couvrit l'espace où croissent maintenant des plantes utiles et fécondes.

Cependant un si terrible phénomène ne peut avoir passé au milieu des hommes sans que longtemps encore les regards le suivent pour se rendre raison des causes et des effets de son influence, pour s'expliquer, s'il est possible par la réflexion, ce qu'ils ont vu sans l'apercevoir et subi sans le comprendre, tant l'égoïsme rend l'homme incompréhensible à l'homme; "j'ai perçu assez vite," dit M^{me} de Staël en parlant de ses premiers rapports avec Bonaparte, "que son caractère ne pouvait être défini par les mots, dont nous avons coutume de nous servir; il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des individus à nous connus. Un tel être, n'ayant pas de pareil, ne pouvait ni ressentir, ni faire éprouver aucune sympathie; c'était plus ou moins qu'un homme. Il y a en effet à la fois de l'infériorité et de la

puissance dans cette insensibilité qui frappe comme la pierre sans rien ressentir de la douleur qu'elle cause. La puissance du commandement avait été donnée par la nature à Bonaparte, mais c'était plutôt parce que les hommes n'agissaient point sur lui que parce qu'il agissait sur eux, qu'il parvenait à s'en rendre le maître. —

anonyme

B... est un de ces grands caractères qui à cause de leur originalité et de l'étonnement, dont ils remplissent le monde, restent étrangers à leur siècle. De même qu'on avait vu avant lui des hommes extraordinaires maîtriser les peuples par la supériorité des talens ou de la bravoure nous voyons maintenant un homme sorti du néant s'élever sur les décombres d'un empire écroulé et dominer ~~sur~~ l'Europe entière ^{avec} une énergie demi-barbare à laquelle la civilisation de notre siècle n'avait point permis de s'attendre, ~~et par~~ la terreur que son audace inspire ^{doubling} encore ~~plus~~ sa force. C'est la nouveauté de son caractère qui a fait sa

for-

fortune - on n'y croyait pas, on ne s'y attendait pas, on ne fit rien pour lui résister puisqu'on ne le redoutait pas - c'est ce qui a perdu l'Europe.

Il est naturel que celui qui du néant s'est lancé au plus haut faite de gloire et de puissance par sa propre audace et son propre génie soit plus redoutable que tel prince conquérant qui a hérité les premiers élémens de son pouvoir de ses ancêtres et qui n'a besoin que de quelque talent et de quelques efforts pour développer et augmenter ce qu'il a trouvé. Ce dernier aura toujours des intérêts de famille, des relations d'amitié, d'anciennes alliances et surtout l'opinion d'un peuple à ménager - l'autre au contraire n'ayant rien à perdre et pouvant tout gagner, n'étant attaché à rien et ne remontant ni dans ses sentimens ni dans ses relations particulières aucune opposition à son égoïsme - doit partir nécessairement d'un principe différent. Sa Devise est "Tout oser" et ne pouvant parvenir à son but que par des usurpations, il doit fonder sa puissance sur la crainte des peuples et des rois. Les ménagemens, les égards,

la

La modération ne l'avancent point dans sa carrière — les moyens violens peuvent seuls servir sa cause, car tout dépend chez lui du Degré de terreur qu'il peut répandre, et de la rapidité de ses entreprises.

La force, la terreur, le despotisme militaire exercé avec énergie et sans relâche, voilà les élémens du gouvernement de B.; mais il ne faut jamais perdre de vue que c'est son ambition appuyée de grands talens, d'un courage infatigable, d'efforts continuels et de mesures bien combinées qui subjuguèrent toutes les puissances, qui détrônèrent toutes les dynasties, qui bouleversèrent enfin l'univers. *) Si son ambition pouvait s'user, si le tems pouvait éteindre son courage, si les passions qui croissent, pouvaient l'altérer, si le goût des plaisirs et des jouissances pouvaient un jour le rendre susceptible de cette faiblesse, à laquelle peu de héros ont échappés. — Mais, je

*) L'Empereur a dit dix ans plutôt que tous les secrets de la politique étaient renfermés dans les deux mots — Tout oser — ces mots ont formé de tout tems le catéchisme des conquérans et des usurpateurs. —

Je le dis non sans un certain effroi, cette perspective, si elle existe, est encore hors de la portée de notre vue. Un Italien a dit de lui qu'il avait le chaos dans la tête et l'enfer dans le cœur — gare à l'Europe s'il a dit vrai !

Voulant fonder une nouvelle Dynastie, il regarda toutes celles qui existaient comme autant d'ennemis. Ne pouvant leur disputer l'ancienneté il résolut de leur substituer des nouvelles de sa création et cela lui réussit dans une grande partie de l'Europe. Les Dynasties qu'il a renversées de leurs trônes se sont perdues, ou parcequ'elles ne savaient pas faire la guerre ou parcequ'elles ne savaient pas s'en passer. Dès qu'elles ne voulaient pas faire cause commune contre leur ennemi commun, elles durent périr. Elles n'avaient d'autre alternative que de le battre ou de lui donner leurs filles en mariage — il fallait corrompre sa vanité dès qu'on ne put résister à sa force — on s'est aperçu six ans trop tard de cette vérité.

Quant aux succès militaires de B. on

a

a eu grand tort de s'en étonner, et un plus grand encore de ne pas les prévoir. Le peuple le plus guerrier commandé par le chef le plus militaire a des droits incontestables à la victoire. Les français modernes sont devenus guerriers par besoin; c'est l'ouvrage de la révolution; or un peuple pauvre gouverné par un chef qui sait se procurer de l'argent ne peut être que terrible — il n'y a que le retour à l'aisance qui les rendra moins redoutables.

avril 1806

Napoléon peut se vanter, dit M^{me} de Staël, d'avoir eu plus de disciples fidèles à son système que de serviteurs dévoués à son infortune.

Bonaparte n'avait pas plus envie de verser le sang qu'un homme raisonnable n'a envie de dépenser de l'argent, quand cela n'est pas nécessaire — mais sa raison était dans sa volonté et ses nécessités étaient celles d'un prodigue.

M^{de} de Staël.

La France.

La France n'est pas située comme l'Italie pour une division — comme la Pologne pour un partage. C'est un corps qui se refuse à toute décomposition durable.

Avec une population nombreuse ^{et} homogène, repandue sur un territoire fertile, défendue par des grands fleuves, des montagnes et des mers, une puissance qui a passé à travers des siècles et des chances de la fortune, quelquefois vaincue, mais jamais conquise, toujours formée en corps de nation, toujours influente sur la destinée des autres, célèbre dans les lettres, dans les arts, dans les armes, une telle puissance existe comme par nécessité — avec sa charte, avec son peuple éclairé, fidèle et fort, nul danger n'est pour elle, sans espérance, nul mal sans remède.

Si vain, si léger, si coupable qu'on ait représenté ce peuple français, que la fortune rassemble chez un autre les mêmes passions, les mêmes succès, les mêmes desastres, lequel en sortirait avec plus de courage et de gloire ? Un moment courbé comme le roseau par la tempête, il s'est relevé comme le

le chêne de ses forêts. Tout meurtri qu'il a été de
ses blessures, tout accablé qu'il fut de ses revers, il n'en
paraîtra pas moins comme un colosse aux yeux de la
postérité.